



ALEKSEI PEKHOV

# LE RÔDEUR D'OMBRE

Les Chroniques de Siala - I



Pygmalion  
fantasy

Extrait de la publication

# ALEKSEI PEKHOV

# LE RÔDEUR D'OMBRE

Après des années de paix, l'Innommable se réveille...

**J**amais les Terres désolées n'avaient connu pareil rassemblement ; des milliers de géants, d'ogres et d'autres créatures maléfiques unissent leurs forces pour la première fois de l'histoire sous une bannière unique. Bientôt, l'Innommable et ses armées immondes seront aux portes de la cité d'Avendoom.

**À moins que Harold l'Ombre, Maître Voleur, ne trouve un moyen de les arrêter.**

Fantasy épique de haute volée, hommage à J.R.R. Tolkien et à Michael Moorcock, *Les Chroniques de Siala* narrent le destin sans pareil de Harold l'Ombre, le voleur à qui un roi a demandé de sauver le monde. Secondé dans sa quête par une princesse elfe, dix Cœurs sauvages – les combattants les plus valeureux que les Terres désolées aient jamais comptés – et un bouffon aux multiples surprises, Harold doit réussir là où des armées de guerriers et de mages ont échoué. S'il ne parvient pas à s'emparer de la Corne d'Arc-en-Ciel, le seul artefact magique assez puissant pour faire obstacle aux forces de l'Innommable, l'humanité pourrait bien vivre ses dernières heures...

*Aleksei Pekhov, auteur de près d'une dizaine de livres de fantasy, est un phénomène en Russie, où il occupe régulièrement les premières places des listes de best-seller. Le Rôdeur d'ombre, immédiatement traduit dans le monde entier, intéresse beaucoup Hollywood...*

[www.pygmalionfantasy.com](http://www.pygmalionfantasy.com)

Pygmalion  
fantasy

Extrait de la publication





# LE RÔDEUR D'OMBRE

Les Chroniques de Siala, I



ALEKSEI PEKHOV

LE RÔDEUR D'OMBRE  
Les Chroniques de Siala, I

\*

*Roman*

Traduit du russe par Andrew Bromfield  
et Jean-Pierre Pugi



Pygmalion

Titre original :  
Крадушийся в тени

Collection dirigée par Thibaud Eliorff

*Des poèmes de Pavel Kostin et Mikhail Fyodorov  
ont été utilisés dans le texte.*

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2002, Aleksei Pekhov  
© 2010, Aleksei Pekhov pour la version en anglais  
© 2011, Pygmalion, département de Flammarion, pour la traduction en  
langue française  
ISBN 978-2-7564-0651-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



## La nuit

**I**L N'Y A RIEN QUE MES SEMBLABLES apprécient tant que la nuit. Quand je m'aventure dans les rues, les bourgeois dorment depuis longtemps dans leur lit douillet. Même les vieux pochards égarés loin de leur domicile ne se hasardent pas à affronter les ténèbres citadines insondables et préfèrent attendre que l'aube se lève dans la taverne où ils ont échoué.

Obscurité. Silence. Seul l'écho des pas d'une patrouille du guet municipal se répercute entre les murs des vieilles bâtisses et s'éloigne en ondoyant dans les sombres passages d'Avendoom autrement privés de vie jusqu'au matin.

Les gardes passent sans lambiner. Il leur arrive même de se mettre à courir, dans les venelles les plus noires. Je puis aisément comprendre ce que ressentent ces vaillants défenseurs de la loi. Non, ce ne sont pas d'autres hommes qu'ils redoutent... tout insensé qui aurait l'impudence de s'en prendre à eux serait confronté à leurs haches d'armes. S'ils s'inquiètent, c'est pour d'autres raisons. D'étranges créatures se tapissent dans les ombres des immeubles. Des êtres qui ont attendu cette heure tardive pour se montrer à découvert et entamer leur partie de chasse nocturne. Et puisse Sagot venir en aide à ces argousins, si la faim tenaille ces bêtes immondes.

La nuit sert aussi de refuge aux honnêtes gens qui s'y

dissimulent craintivement pour fuir des individus quant à eux malhonnêtes, les voleurs à la tire qui n'ont d'autre désir que de subtiliser leur bourse en un éclair, les assassins qui n'attendent qu'une occasion de se servir de leur couteau et, naturellement, les démons pour lesquels tant les braves gens que les malandrins sont des proies faciles.

Par chance, je n'ai encore croisé la route d'aucune des abominations qui infestent la cité depuis que l'Innommable fait de nouveau parler de lui après des siècles d'exil dans les Terres de la désolation. Et c'est la raison pour laquelle je suis toujours en vie.

Les hommes du guet passent près de moi et vont se perdre dans la rue suivante. Le bruit de leurs pas décroît et meurt.

Sur ordre du baron Frago Lanten, capitaine de la garde municipale d'Avendoom, chaque patrouille a vu tripler le nombre de ses membres. D'après les rumeurs qui circulent, ce qui a jusqu'à présent empêché l'Innommable de revenir parmi nous perd de son efficacité, et il ne tardera guère à quitter son désert glacial perpétuellement enneigé pour regagner notre royaume. La guerre est proche, en dépit des interventions de l'Ordre des magiciens et d'une multitude de prêtres. Ce n'est qu'une question de temps. Dans six mois, peut-être un an, ce qui nous a terrifiés tout au long de notre enfance sera redevenu une réalité. Au-delà des Aiguilles de glace, l'Innommable lèvera une armée qu'il enverra contre nous et l'horreur commencera... Même ici, dans la capitale, il arrive de croiser certains de ses fidèles. Et je doute que les Cœurs sauvages de la forteresse du Géant solitaire soient capables de contenir de telles hordes d'ogres et de géants...

Une fois de plus, nul ne m'a remarqué. J'adresse un remerciement sincère aux ombres de la nuit. L'obscurité est mon alliée, ma maîtresse, ma compagne. Elle me dissimule et est bien la seule à ne jamais rechigner à m'offrir un abri, à me protéger des flèches, des épées dont l'acier a des reflets menaçants sous le clair de lune, et des yeux dorés des démons assoiffés de sang. Elle seule se soucie du destin d'Harold... avec le frère For, sans doute.

« L'ombre est la sœur des ténèbres, a coutume de dire ce pieux serviteur de Sagot. Et l'Innommable n'est jamais bien loin, là où l'obscurité règne. »

Associer l'Innommable aux ombres ? Quelle incommensurable absurdité ! Les deux sont antinomiques. Cela équivaldrait à comparer un ogre à un géant. L'ombre est porteuse de vie, de liberté, de richesse et de renommée. Harold l'Ombre le sait par expérience. Pour qu'une ombre apparaisse, un semblant de lumière est indispensable, et établir un parallèle avec les ténèbres est pour le moins saugrenu. Mais, naturellement, je me suis toujours abstenu de le dire à mon mentor. Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces.

Tout est calme, si silencieux qu'on peut entendre les petites ailes fragiles des papillons brasser la fraîcheur de la nuit. Un bon moment s'est écoulé depuis le passage des hommes du guet, et il serait grand temps que je reparte, mais je me sens ce soir plus enclin à la prudence que d'habitude... L'équivalent d'une prémonition m'incite à rester à couvert, contre le mur de l'immeuble plongé dans la pénombre.

Nul bruit suspect ne s'élève pourtant dans cette ruelle bordée de maisons de pierre anciennes qui évoquent pour moi la sérénité du bon vieux temps. Rien, à l'exception des légers craquements de l'enseigne qui se balance au-dessus de la porte de la boulangerie, agitée par une brise à peine perceptible. L'impénétrable brume gris-jaune à laquelle notre capitale doit une certaine renommée forme d'épaisses strates sur le dallage grossier de la chaussée, des pavés ébréchés et érodés par les roues des véhicules qui y circulent. On attribue ce brouillard à un mauvais tour joué par un apprenti sorcier dans un passé lointain, mais nul Archimage du royaume n'a réussi depuis à nous en débarrasser.

Le silence m'angoisse. Seule la chambre-forte d'un bourgeois après le passage d'un cambrioleur est aussi calme.

La pancarte de l'enseigne gémit, le vent tourbillonne gaie-ment, des nuages dérivent avec paresse dans le ciel nocturne. Je me fonds dans l'ombre de l'immeuble, en essayant de ne pas mouvoir ne fût-ce qu'un seul muscle. Mon intuition et mon expérience des choses de la vie m'incitent à prêter une oreille attentive au silence quasi absolu. Nulle rue, même la plus déserte, ne pourrait être à ce point privée de toute vie.

Il devrait y avoir quelques sons. Bruissements des rats qui courent dans les immondices. Ronflements d'un pochard

endormi à proximité, les poches délestées de leur contenu par des détrousseurs qui ont regagné le réduit qui les abritera jusqu'à l'aube. Grincements des fenêtres d'une de ces maisons incolores. Déplacements furtifs d'un chien galeux, ou respiration hachée d'un voleur débutant tapi dans l'attente d'une victime, le poing serré sur le manche de son couteau, moite d'excitation. Bruits provenant des boutiques et ateliers... où même à cette heure les plus travailleurs poursuivent leurs tâches ingrates. Mais il n'y a rien de tout cela dans la venelle emmitouflée dans son linceul de brume. On n'y trouve que le silence, l'obscurité et une sensation de danger de plus en plus intense.

Devenu joueur, le vent ébouriffe ma chevelure avec insouciance et tendresse, mais je n'ose pas remonter mon capuchon. Une main semble retenir mon bras, avec insistance.

Sagot ! Que se passe-t-il dans cette petite rue du quartier des artisans ?

Comme en réponse à la question que je venais de me poser, le dieu miséricordieux des voleurs parut affiner mon ouïe.

Des bruits de pas. Des pas rapides que même l'écume gris-jaune de la brume ne pouvait étouffer. Je crus voir les ténèbres vaciller brièvement, dans un renforcement du mur de la maison d'en face.

D'autres que moi avaient-ils décidé de se dissimuler en ce lieu ?

Je scrutai la noirceur d'encre de la nuit. Non. C'était le simple fruit de mon imagination. J'étais bien trop tendu, tant je redoutais des problèmes inexistantes. Je devais me faire vieux.

Mais les pas devenaient de plus en plus sonores. Ils provenaient de la rue dans laquelle les hommes du guet s'étaient engagés seulement quelques minutes plus tôt. Je me figeai et tentai de me fondre encore plus profondément dans les ombres, pendant que le spectre du danger voletait avec indolence au-dessus de ma tête.

Un homme franchit le coin de la rue à vive allure pour venir droit sur moi, presque au pas de course. Il devait s'agir d'un individu totalement inconscient ou plein de bravoure, pour se déplacer seul à une heure pareille. Je penchais pour la première possibilité, car il est rare que des hommes courageux fassent de

vieux os en ce monde. Ce qui s'applique également aux insensés, notez bien, sauf lorsqu'ils servent de bouffon à notre roi.

L'inconnu qui approchait était grand et élégamment vêtu, pour ne pas dire richement. Sa main était posée sur le pommeau d'une épée d'assez belle facture.

Des nuages envahirent une fois de plus le ciel, dissimulant les étoiles, et la noirceur devint impénétrable. Je ne pus discerner ses traits même lorsqu'il arriva à ma hauteur, alors qu'il était si proche que je n'aurais eu qu'à tendre la main pour subtiliser la bourse rebondie suspendue à sa ceinture. Mais sachez que je ne suis pas un voleur à la tire, et que je ne m'abaisserais jamais à commettre de tels actes... Les folles années de ma jeunesse appartiennent à un passé désormais lointain. Par ailleurs, mon instinct m'affirmait que c'eût été un très mauvais moment pour mouvoir un seul muscle, ou seulement reprendre ma respiration.

Quelle chose brassa de nouveau la nuit, dans le renforcement me faisant face. Des remous chaotiques entrèrent en expansion pour s'épanouir comme une fleur noire empoisonnée, et une terreur glaciale me paralysa. Puis les Ténèbres se matérialisèrent sous la forme d'un démon ailé et cornu qui fondit sur sa victime telle une avalanche sur les pentes des Monts Naniques, pour la broyer sous son poids considérable.

Le noctambule poussa un couinement de chat blessé et chercha vainement à saisir la poignée de son épée pour la dégainer. Mais les Ténèbres l'engloutirent, l'absorbèrent et le dévorèrent, et la créature – dont je n'aurais pu préciser la nature – prit son envol en emportant dans ses serres la masse de chair fraîche ainsi, sans doute, que l'âme de celui qui l'avait animée. Adossé au mur, je me laissai lentement glisser jusqu'au sol en essayant de ralentir ma respiration. Mon cœur martelait ma poitrine comme un dément les murs de sa cellule capitonnée.

Le démon n'avait pas remarqué ma présence, alors que je m'étais dressé juste en face de lui. Mais il aurait suffi que je fasse le moindre mouvement, que je prenne une inhalation un peu moins superficielle que les autres, pour devenir proie à mon tour.

J'avais eu de la chance. Une fois de plus. La fortune d'un voleur est inconstante, elle peut décider de lui tourner le dos à

tout moment, mais tant qu'elle l'accompagne rien ne l'empêche de poursuivre ses activités.

J'entendis un rat crier dans une niche obscure de l'immeuble suivant, puis un autre. Une chauve-souris partie chasser les papillons de nuit traversa le ciel. Tout danger était écarté, et je pouvais reprendre ma route. Je me détachai de la paroi et repartis en restant dans les secteurs les moins éclairés.

Je me déplaçais rapidement mais sans bruit, allant d'un bâtiment à l'autre, d'ombre en ombre. Je laissai la rue des Boulangers derrière moi, pour emprunter une venelle sur la droite. La brume, ici plus dense, m'accueillit dans sa douce étreinte humide, étouffant plus encore mes pas, me dissimulant aux regards tant humains qu'inhumains.

Le sombre passage s'achevait en cul-de-sac et les murs noirs et menaçants de maisons témoins de tant de bonheurs et de malheurs s'écartèrent devant moi. Le vent dispersa les nuages et le ciel fut transmué en nappe noire sur laquelle un nanti avait éparpillé des poignées de pièces rutilantes. Des centaines et des milliers d'étoiles m'adressaient des clins d'œil, dans les hauteurs de cette froide nuit d'été.

Quelques lampadaires étaient allumés, sur la place Grok. N'est-ce pas, après tout, un des lieux les plus importants du centre ville ? En dépit de la peur qui les tenaille, les allumeurs de réverbères ne sont pas payés à ne rien faire. À l'intérieur de son armure de verre, chaque flamme projetait autour d'elle un halo papillotant et des ombres dansaient en silence une gigue effrénée sur les murs des immeubles maussades.

J'aurais aimé que le vent ramène son troupeau de nuages moutonneux dans leurs pâturages célestes, mais je savais que je devrais me pelotonner au pied des grands immeubles. Rester dans les ombres qui avaient blêmi et fui timidement la clarté ambiante.

Grok me considérait en silence de ses yeux auxquels rien ne semblait pouvoir échapper. Je crois que ce Grok était un général qui avait jadis sauvé notre royaume d'une invasion d'orques, ou encore un sage conseiller du roi. Les faits remontent quoi qu'il en soit à une époque révolue. Et je voyais, juste au-delà du piédestal de sa statue, le but de ma sortie nocturne. Une grande

demeure ceinte d'un mur crénelé, un assemblage d'énormes blocs de pierre taillés dans les Monts Naniques à l'époque où les représentants de cette espèce et de la nôtre étaient encore en bons termes. Je trouve pour ma part cette construction d'une vulgarité impardonnable, mais le duc héritier Patin n'a que faire de mon opinion. Un cousin du roi responsable des finances du royaume est un personnage si influent que tous doivent feindre d'apprécier ses goûts architecturaux, même s'ils sont pour le moins contestables.

Le roi tolère la plupart des caprices des membres de sa famille, car il est bien connu que les riches aristocrates peuvent s'autoriser tout ce qui leur passe par la tête. Mais il aurait selon certaines rumeurs découvert que des individus indécents ont procédé à des ponctions dans les caisses de l'État, ce qui signifie que des têtes vont tomber. Sa Majesté n'est pas du genre à se montrer clément envers ceux qui dilapident les deniers publics, et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Ça fera un exploitateur de moins.

Des tours tronquées à leur sommet flanquaient les hauts murs d'enceinte. Dans celle de gauche une porte large de sept aunes était close par de lourds vantaux en bois doublés de fer. Quatre cavaliers auraient pu aisément l'emprunter de front, mais cet accès imposant était réservé aux invités de marque – un statut qui n'était pas le mien.

Je traversai d'un pas rapide la place illuminée pour aller m'abriter dans les ombres du péristyle de la Bibliothèque royale, un lieu fréquenté tant par les magiciens de l'Ordre que par les historiens. Il arrive également que des nobles viennent étoffer ici leurs connaissances, même si la plupart du temps ces gentils-hommes préfèrent se rendre directement à Ranneng – la cité de l'érudition – pour approfondir les sujets qui les intéressent.

Abrité derrière une des colonnes, j'avais une vision dégagée du palais ducal. On aurait pu croire que tous avaient péri, à l'intérieur. Je ne voyais pas un seul garde devant les portes ou sur les remparts. Sans doute s'étaient-ils blottis à l'intérieur de leur poste, pour y claquer des dents. C'était compréhensible. Je serais moi-même resté dans mon repaire si un client ne m'avait pas fait une offre généreuse pour une babiole appartenant au duc. La somme proposée n'était pas négligeable et il me suffirait

d'entrer dans cette maison, subtiliser l'objet et m'esquiver. Et ce serait d'autant moins difficile que Sa Seigneurie et sa suite étaient parties chasser le cerf dans les forêts alentour et qu'il ne restait là qu'un nombre réduit de serviteurs.

Le risque de mettre néanmoins les pieds dans un véritable guêpier n'était pas négligeable, mais j'aurais le temps de m'éclipser avant que les guêpes en question ne fondent sur moi.

Je procédai à un inventaire tant de mon équipement que de ma tenue vestimentaire afin de m'assurer, pour la centième fois cette nuit-là, que je disposais de tout ce qui serait nécessaire à la réalisation de mes projets. Un pourpoint gris foncé à capuchon, des gants assortis, un pantalon noir et des bottes. J'avais un gros coutelas à double tranchant assujetti à ma cuisse par deux sangles en cuir, pour qu'il ne puisse pas entraver mes mouvements. Cette arme m'a coûté bon nombre de pièces d'or. Long de près d'une coudée, c'est quasiment une petite épée et le fil d'argent enroulé autour de la garde doit me permettre d'affronter n'importe quel adversaire, y compris ceux qui reviennent du royaume des morts. Je devrais remporter un tel affrontement, même si c'est avec un bras en moins. Sans oublier que sa poignée est assez lourde pour assommer quiconque serait assez idiot pour préférer se mettre en travers de mon chemin que passer une bonne nuit de sommeil. Un maître-cambrioleur n'est pas du genre à trancher la gorge d'un veilleur de nuit ; c'est un homme qui pénètre en catimini chez les gens, prend ce qui l'intéresse et repart tout aussi discrètement, en laissant derrière lui un minimum d'indices, cadavres inclus.

J'avais néanmoins suspendu à mon épaule une arbalète de poing miniature. Cette arme, que je pouvais utiliser d'une seule main, tirait des carreaux courts mais épais à la tête hérissée de quatre barbillons. Avec un minimum de dextérité, ce petit bijou permettait de transpercer un œil à soixante-dix pas de distance.

Le sac en vachette accroché à ma ceinture contenait diverses fioles à n'utiliser qu'en dernier recours. En échange, j'avais dû remettre à un négociant nain de ma connaissance la totalité de ce que m'avait rapporté un cambriolage effectué à l'occasion d'une réception dans la demeure d'un des libertins les plus



connus de la ville, mais l'efficacité de ces potions magiques justifiait amplement leur prix exorbitant.

Ce qui terminait l'inventaire. Je n'avais plus de temps à perdre et je me dirigeai d'un pas rapide vers le palais ducal, en m'efforçant de m'écarter le moins possible de la Bibliothèque. Tout individu qui aurait eu l'idée saugrenue de s'intéresser à la rue depuis les hauteurs n'y aurait vu que des pierres grises et la brume effilochée par le vent qui jouait à chat avec les ombres de la place. Je longuai rapidement le mur crénelé de la demeure et atteignis la petite porte à peine visible que les serviteurs empruntaient pour aller pourvoir aux besoins de Sa Seigneurie.

Par pure malchance, rien ne m'abritait d'un réverbère allumé juste en face, et j'étais aussi visible que si je m'étais dressé au centre de la paume de Sagot. Sa lumière tombait directement sur le mur et gommait toutes les ombres. Heureusement, cette petite rue était déserte et la patrouille ne risquait pas de revenir avant environ deux minutes... un délai suffisant.

Je prélevai à ma ceinture un trousseau de passe-partout que des nains avaient forgés en respectant mon cahier des charges. Seuls les béotiens croient qu'il est facile d'être un maître-cambrioleur et que se lancer dans cette activité ne nécessite pas une mise de fonds importante. Ce sont des inepties. L'équipement est primordial, pour celui qui veut subtiliser des objets justifiant le déplacement. (Par pure modestie, je passerai sous silence ce qui se rapporte à l'expérience et au talent, mais il est indéniable que celui qui en manque ferait mieux de se reconvertir.)

Je consacrai toute mon attention au maniement du rossignol et cherchai à tâtons le ressort du verrou. Ah, ah ! Un léger cliquetis. La première des protections venait de me céder.

Mais entendre à cet instant des sabots marteler les pavés à l'extrémité de la ruelle m'incita à accélérer le mouvement.

Un autre cliquetis. Un deuxième secret révélé. Je fis tourner l'outil à la recherche du dernier ressort, gagné par la panique. *Ça y est ! Pas trop tôt !*

Je retirai le crochet de la serrure – dont tous les ressorts avaient été libérés – et traversai précipitamment la venelle tortueuse pour m'abriter dans le refuge offert par les ombres.

De justesse.

Des cavaliers apparaissaient au coin de rue. Deux, trois, cinq, sept. Oh, oh ! Treize en tout ! Un chiffre porte-bonheur. Ils étaient juchés sur de grandes montures, des doralissiens, et leurs sombres silhouettes se découpaient sur la grisaille de la nuit. Je m'accroupis, rabattis le capuchon sur mon visage et baissai les paupières, en espérant qu'aucune étoile n'avait eu le temps de s'y refléter.

Dix de ces cavaliers portaient l'uniforme gris et bleu de la garde royale. Le onzième était une femme au visage dissimulé par un voile, et encadrée par deux individus dont les traits disparaissaient sous le capuchon de leur manteau.

Si je me demandai ce que ces gardes royaux et cette dame mystérieuse faisaient dans les rues d'Avendoom à cette heure indue, je finis par conclure que ce n'était pas mon affaire.

Moins de trois minutes après le passage de l'étrange cortège, d'autres cavaliers arrivèrent au galop. Ils portaient quant à eux des tenues ordinaires, ni bleues ni grises, mais je remarquai un brassard pourpre sur la manche du dernier.

*Oh, oh ! Des Cœurs sauvages ! Mais que font-ils si loin du Géant solitaire ?*

J'attendis qu'ils disparaissent dans la rue suivante, rongai mon frein pendant encore quelques minutes puis regagnai la porte de service.

La cour intérieure était déserte, obscure et silencieuse. Dans la totalité du palais ducal, seules deux fenêtres étaient allumées : une dans les cuisines et l'autre sous le toit. L'herbe qui se recroquevillait pour se protéger de la froidure de cette nuit de juin étouffait mes pas. La température était bien trop basse pour qu'il y eût des grillons, et la main du silence pesait sur toute chose.

Je voyais la porte des cuisines. La timide flamme tremblotante d'une torche noircissait le mur, près du seuil. Je fis pivoter la poignée de bronze et me retrouvai à l'intérieur.

Fourneaux et âtre de la cheminée des cuisines avaient refroidi depuis longtemps. Les tables étaient encombrées de piles de vaisselle sale et une fille de cuisine dormait à même le sol. Je m'arrêtai dans un angle pour comparer les lieux avec le plan

entreposé dans le plus inviolable des coffres : mon esprit. La porte, là-bas, donne dans une salle à manger où un grand escalier de marbre conduit à l'étage. Mais je n'ai pas à courir le risque de m'aventurer dans cette salle car il existe une voie de contournement. La porte de chêne située sur la droite s'ouvre sur l'aile des serviteurs, d'où je pourrai accéder à l'étage sans rencontrer de gardes. Naturellement, l'heure est tardive et les soldats, dont j'estime bien connaître les habitudes, doivent dormir depuis longtemps. Il n'empêche que prendre des risques inutiles serait le comble de la stupidité.

J'avançai de nouveau, à pas prudents (les lattes du plancher étaient sèches et craquaient sous mon poids). Dans le couloir, seule une torche sur deux était allumée. J'entendis derrière une porte située sur ma gauche les ronflements d'une personne apparemment en bonne santé et comblée par ce que la vie lui avait apporté. C'était à coup sûr un garde, car seuls les membres de cette profession sont à ce point insouciant.

Je repartis, en riant sous cape.

*Progresser, et sans bruit ! L'important, c'est de ne rien précipiter.*

Je gagnai l'escalier menant de l'aile du personnel aux appartements du duc. Gravier les marches fut rapide, et je me retrouvai devant de lourds battants de chêne. Que la porte fût verrouillée ne me posa aucun problème.

Le couloir était aussi obscur et désert que le reste du bâtiment. Mais je constatai qu'à partir de ce point le sol avait été carrelé de marbre isillien, un matériau qui amplifie tous les bruits. Même un sourd se trouvant à l'autre bout de la cité pourrait sans doute entendre mes pas, alors qu'il me fallait suivre ce passage sur toute sa longueur pour atteindre la chambre ducale.

Malédiction ! Si seulement je savais voler !

L'ennui, c'est que j'en suis incapable. Voilà pourquoi je dois mettre à contribution toute l'habileté que Sagot m'a octroyée pour ne pas trahir ma présence.

Je remarquai alors un grondement menaçant juste derrière moi et me figeai sur place, un pied levé au-dessus du damier de marbre noir et blanc. Je tournai la tête, le plus doucement possible, vers un garrinche qui rivait sur moi ses yeux blancs consumés par une folie homicide.

Un frisson glacial me parcourut. Lorsqu'il m'avait proposé ce travail, ce forban de Gozmo n'avait à aucun moment précisé que le duc gardait un tel monstre à son domicile.

Les garrinches vivent loin au sud, dans les steppes d'Ungava, à proximité de la frontière torride du Sultanat. Ces créatures remplacent avantageusement les chiens de garde et sont tout particulièrement utiles contre des individus dans mon genre. La capture d'un jeune garrinche relève de l'exploit, pour ne pas dire du suicide, ce qui explique que leur prix est astronomique. On raconte que la salle du trésor du roi est protégée par deux de ces molosses.

À quoi ressemble un garrinche ? À un rat gros comme un veau gras recouvert d'écaillés de serpent et doté d'une denture impressionnante capable de déchiqueter un chevalier en armure. Il a en outre des yeux blancs à la vue perçante et en tuer un est presque impossible – à moins, naturellement, d'être un magicien expérimenté.

Le monstre auquel j'étais confronté renifla et scruta avec méfiance les ombres dans lesquelles j'avais jugé préférable de me réfugier. Il n'y avait rien que je pouvais faire, sinon claquer des dents et prier Sagot d'accorder sa protection à son humble serviteur. Après s'être octroyé près d'une minute de réflexion, le garrinche se remit à gronder. Il se savait victime d'un tour de passe-passe, sans avoir pour autant la possibilité de déterminer où j'étais passé, et il voulait m'inciter à sortir de ma cachette.

Finalement, la bête renonça à son repas et repartit lentement vers la porte donnant dans l'aile des serviteurs. Je pris conscience que, si l'accès avait été verrouillé, c'était principalement pour éviter que le molosse chargé d'assurer la surveillance de l'étage n'aille se repaître de la domesticité. Mais je l'avais insouciamment laissé grand ouvert et je tentai d'imaginer l'angoisse qui se répandrait au matin quand quelqu'un découvrirait que plusieurs serviteurs manquaient à l'appel !

Je repris mon souffle et éloignai mon index de la détente de l'arbalète. Le danger était écarté, mais je devais malgré tout rester sur mes gardes car ce monstre risquait de revenir à tout moment.

Je vis un fin rai de lumière sous la porte de la chambre du

## CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les Rois-dragons  
*par Stephen Deas*

LE PALAIS ADAMANTIN (t. 1)  
LE ROI DES CIMES (t. 2)

•

Le Langage des pierres  
*par Pamela Freeman*  
LE DIT DU SANG (t. 1)  
LE DIT DE L'EAU (t. 2)

•

Légendes du pays  
*par Steve Cockayne*  
VAGABONDS ET INSULAIRES (t. 1)  
LES CHÂÎNES ET LES FERS (t. 2)  
L'ENVOI DES ÉGARÉES (t. 3)

•

Les Îles glorieuses  
*par Glenda Larke*  
CLAIRVOYANTE (t. 1)  
GUÉRISSEUR (t. 2)  
CORROMPUE (t. 3)

•

Le Royaume de Tobin  
*par Lynn Flewelling*  
LES JUMEAUX (t. 1)  
LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE (t. 2)  
L'ÉVEIL DU SANG (t. 3)  
LA RÉVÉLATION (t. 4)  
LA TROISIÈME ORËSKA (t. 5)  
LA REINE DE L'ORACLE (t. 6)

•

Le Trône de Fer  
*par George R.R. Martin*  
LE TRÔNE DE FER (t. 1)  
Prix Locus 1997  
LE DONJON ROUGE (t. 2)  
LA BATAILLE DES ROIS (t. 3)  
L'OMBRE MALÉFIQUE (t. 4)  
L'INVINCIBLE FORTERESSE (t. 5)  
LES BRIGANDS (t. 6)  
L'ÉPÉE DE FEU (t. 7)  
LES NOCES POURPRES (t. 8)  
LA LOI DU RÉGICIDE (t. 9)  
LE CHAOS (t. 10)  
LES SABLES DE DORNE (t. 11)  
UN FESTIN POUR LES CORBEAUX (t. 12)

•

Le Chevalier errant-L'Épée lige  
*par George R.R. Martin*

•

Le Châtiment des flèches  
*par Fabien Clavel*

Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000363.N001  
Dépôt légal : mai 2011